

Mon Montréal : hier et aujourd'hui par Janick BELLEAU

Publié dans la *Revue du tanka francophone*, février 2017

Note de l'auteure : texte écrit afin de célébrer le 375^e anniversaire de naissance de Montréal

Un jour de l'automne dernier, à la sortie du métro Sherbrooke, j'ai aperçu une religieuse âgée stationnaire dans sa chaise roulante. Ayant été éduquée chez les soeurs de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal, mon instinct m'a portée vers elle. Elle s'est mise à causer : orpheline de mère, le premier visage féminin qu'elle vit, penchée sur son berceau, fut sans doute celui d'une nonne. Dans le quartier chinois où elle est née, elle voyait de son carrosse des femmes menues marchant à petits pas s'arrêter aux devantures d'étals de légumes et de bric-à-brac ; des odeurs de nourriture, de buanderies, de pipes chatouillaient ses narines de bébé. Puis, dans le quartier de Notre-Dame-de-Grâce où, enfant, elle a vécu, elle côtoyait des personnes au long nez parlant plus fort les unes que les autres et fumant le cigare. On la trimbalait d'un quartier à l'autre, mais quel qu'il soit, elle y entendait des langues étrangères, surtout le mandarin et l'anglais ; à l'époque, les tramways la portaient soit à gazouiller, soit à pleurnicher et plus tard, à vouloir y monter pour s'y réfugier. Les dimanches estivaux et les jours de fête, on l'emmenait au Bout-de-l'Île pour y passer des après-midis sur le bateau de plaisance familial ; elle aimait humer l'eau poissonneuse et avoir les cheveux dans le vent. Un vent, lui semblait-il, de liberté.

Centre culturel

ses marches en marbre

polies par le temps

les gravir – un doux rappel

mes années au pensionnat

Passer les soirées et les fins de semaine de son adolescence, dans sa chambre avec porte fermée, à écouter Françoise Hardy, Sylvie Vartan et Johnny Hallyday et, parfois, les simples de l'Ontarien Paul Anka. Puis, s'enticher des Beatles et, encore plus, des Rolling Stones. Avancer en solitaire et s'ouvrir à l'intériorité. S'accrocher à Brel, Aznavour, Dalida et Ferré. Découvrir, grâce au propriétaire de la Librairie Tranquille, des écrivains qui meubleront ses idéaux, façonneront un art et un mode de vivre, aviveront un goût naturel pour la culture d'ailleurs, d'ici, d'ailleurs. Se reconnaître dans des personnages de Françoise Sagan, de Beauvoir, Sartre, Camus et Duras. Apprendre à préciser ses racines avec Gabrielle Roy puis, Réjean Ducharme. Après les cours au Cegep du Vieux-Montréal, plutôt que de rentrer étudier, s'installer au café *La Paloma* pour refaire le monde tout en fumant des *Gitanes* ou se promener dans le Carré Saint-Louis pour savourer une Marie-Jeanne. Se passionner pour les artistes de la Révolution tranquille. Fréquenter les boîtes à chansons *Le Chat Noir* ou *Le Patriote* pour entendre les voix d'ici et un son de cloche différent – Claude Léveillé, Monique Leyrac, Clémence DesRochers, Robert Charlebois, Pauline Julien. Ah, l'Exposition universelle de 1967 : l'univers à portée de main. Les voyages forment la jeunesse, disait-on. Après la Crise d'Octobre en 1970, finie la bohème. Penser diplômes universitaires pour assurer son indépendance. Vivre féminisme, littérature et cinéma.

Mon Montréal : hier et aujourd'hui par Janick BELLEAU

Publié dans la *Revue du tanka francophone*, février 2017

Note de l'auteure : texte écrit afin de célébrer le 375^e anniversaire de naissance de Montréal

*Je n'ai plus de chien
à sortir, de chat à nourrir
je ne danse plus –
Soleil-Levant et vin rouge
insomnies et cheveux gris*

Aujourd'hui, pour avoir l'impression d'être en vacances, je flâne dans le Vieux-Montréal et marche sur les pavés de pierre en côtoyant chevaux et voitures. Le bruit des sabots, des freins, des klaxons et les langues étrangères m'enchantent. Je suis touriste. Parfois, je pense aux hommes de ma famille paternelle – ils furent tous débardeurs au Vieux-Port alors qu'ils avaient à peine vingt ans.

En mode nostalgique, je déambule d'Ouest en Est sur l'une ou l'autre des deux artères souveraines – rue Sherbrooke et boul. Saint-Joseph – admirative des façades début 20^e siècle de leurs immeubles et de leurs institutions. En hiver, je deviens spectatrice et m'amuse de voir évoluer les adeptes du patin dans un décor tout blanc, parfois illuminé, parfois musical.

Au début du printemps ou à la fin de l'été, il m'arrive de courir les grands magasins de la rue Sainte-Catherine Ouest ou les boutiques de l'avenue Laurier ou de la rue Saint-Denis – toucher aux tissus et hésiter selon l'humeur ou le portefeuille.

Pour faire le plein ou le vide, je m'organise une randonnée pédestre dans un parc-nature, entre autres celui de l'Île-de-la-Visitation, ou dans l'un des nombreux grands parcs urbains souvent agrémentés d'étendues d'eau. Je m'emplis les poumons de l'odeur de l'herbe fraîchement tondue ou de la terre humide après la pluie ; ce faisant, on dirait que les soucis s'amenuisent – une réponse toute simple surgit d'une question que je croyais complexe. C'est comme si je m'éveillais d'un sommeil réparateur après une nuit agitée.

Lorsque je fais des courses dans le quartier chinois devenu asiatique ou dans les commerces spécialisés, j'ai le sentiment, dans l'un ou l'autre de sa demi-douzaine de grands marchés publics, que Montréal se sent bien dans sa nature cosmopolite. Dans ces lieux, ce sont des souvenirs que je cueille et auxquels je goûte – ceux du passé, ceux de mes voyages. Des souvenirs ravivés lorsque je prends l'apéro avec mon amour et des copines de longue date, à une terrasse, soit du Village gai soit de la Petite-Italie.

*Son vélo hybride
sur le sentier ombragé
la trouille
qui est le plus téméraire
elle ou le faon*